

Attrape !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PO SÈ MARIA, FAUT ITRÉ DOU !

Vào-tou pas té mariâ, Djan-Pierro,
T'a treint'ans, t'i gallé garçon !
— L'é bin trop croîo caractéro
Po m'accordâ avoué caqu'on !
L'âmo prâo ein fêre à ma titâ,
Et, quand su grindzo, baïre on coup...
Coui voudrai d'onna pouetta bita ?
Po se mariâ, faut itré dou.

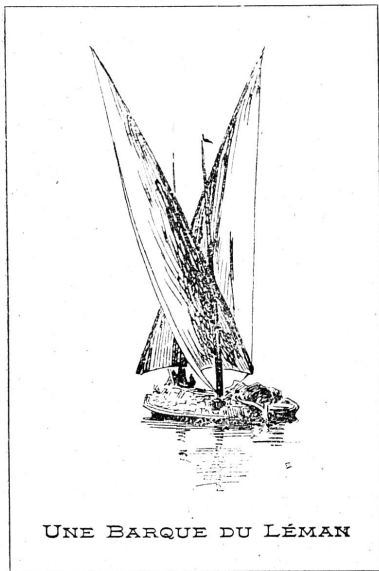
Té faudrai la felhie âo commisse :
L'a pardiou dâo bin âo sêlâ !
— Na ! l'vouedrai coumandâ per ice
Et l'é bin nâz m'nâ son épau...
Fenna retsa et pourro diâblîo !
Mê prin tou don por on mi-fou :
Cein ne vaut rein dein z'on ménadzo :
Po se mariâ, faut itré dou.

Et l'Hortense dé la Bérallaz ?
L'ê rudo galléza, que dian...
— N'êin vu rein ! l'ê trop damusalla
Po m'nâ lo train d'on païsan !
Soigni l'ê caïons, l'ê dzenelhês,
Esherbâ et pllantâ l'ê tchous,
Cein n'va pas à totê les felhês :
Po se mariâ, faut itré dou.

S'on n'trâovê rein dein lo veladzo,
Faut vouaïti dein l'ê z'einverons.
Ein craigeint l'ê racês, dâi iâdzo,
On fâ d'ê tot crâno lurons !
— Na ! sant totê d' la mîma mère,
Cllia d'ê tsi no, cllia dâo défrou,
Et l'ê adî lo mîm' affêre :
Po se mariâ, faut itré dou.

T'as 'na tita d'ê la mêtsance !
Lo mariadzo, c'êst rudo biau,
Por pou que l'hom'm' aussê la tsance
D'attrapâ on bon mimero !
— Mè, n'êin é min traovâ tant qu'ora
Ne su portant pas on nianiou...
Ne sein pas oncor' à la noça :
Po se maria, faut itré dou !

A. R.



UNE BARQUE DU LÉMAN

Attrape ! Une jeune montagnardê courait après sa chèvre. Vint à passer un citadin qui, la trouvant jolie, lui dit :

— D'où êtes-vous, mon amie ?
— De Plambuit, monsieur.
— De Plambuit ? ne connaissez-vous pas la fille de Charles-Abram ?
— Si fait, monsieur.
— Faites-moi le plaisir de l'embrasser de ma part.

Et en même temps il voulut lui donner un baiser. Mais la jeune fille, lui échappant, lui dit :
— Monsieur, si vous êtes pressé, donnez-là à ma chèvre ; elle y sera plus tôt que moi.

PATRIOTISME ET DISCIPLINE

Le pays est sous les armes ; une guerre terrible ensanglante l'Europe ; on ne parle que fusils, canons, bombes, etc. ; la lettre, dont voici quelques extraits, est donc bien dans la note. Elle fut écrite à ses parents, en février 1882, par un jeune Vaudois qui était en pension à Ludwigsburg (Wurtemberg), pour apprendre la langue allemande. Les événements actuels donnent plus de piquant encore à certains détails.

Quand nos jeunes conscrits vaudois ou autres sont appelés sous les drapeaux, combien se plaignent des rigueurs du service, du mauvais temps, de l'ordinaire ; il en est aussi, c'est le petit nombre, il est vrai, qui montrent de la mauvaise volonté et même de l'insubordination. A ceux-ci, je souhaite un séjour de quelques semaines en Allemagne, dans une ville de garnison, ils en reviendront guéris de leur mécontentement ou négligence.

J'ai eu l'occasion de voir journallement et de près ces pauvres soldats allemands. Ils sont vraiment à plaindre. Heureux sont nos recrues suisses, en comparaison !

Dans sa tenue, le soldat allemand est propre, pas une tache à son habit, les boutons bien frottés, non seulement à leur surface extérieure, mais aussi intérieurement.

Pour la marche, je ne crois pas qu'il y ait d'armée plus avancée. Les trois ou quatre premiers mois du service, qui dure trois ans, sont employés à marcher ; chaque pas est divisé en quatre temps, chaque temps en deux mouvements. Ceci a pour but de forcer les hommes à faire tous les pas de la même grandeur et à fortifier les muscles des jarrets ; rien d'étonnant après cela, qu'une pareille troupe fournisse 18 heures de marche.

La solde est minime : 22 pfennigs (à peu près 28 cent.) par jour. Le pain, sans sel, est généralement spongieux et toujours noir. Le reste de l'ordinaire est composé de soupe aux pois, fèves, haricots, pommes de terre, ou pain, accompagnée de 200 grammes de viande et d'un légume quelconque.

A côté de cela, quels traitements ne doit pas endurer la recrue. Et cependant, quelques-uns arrivent au plus haut grade qu'il leur soit possible d'atteindre : sergent. Ceux-là rendent sur d'autres épaules les coups qu'ils ont reçus, et plus l'un d'eux a été maltraité, plus il prend à tâche d'être grincheux avec ses inférieurs. Oui, heureux le soldat suisse, se dit-on en voyant cela. Mais pour la discipline et le respect dû aux supérieurs, nous sommes certainement bien en arrière, et ces deux choses, la discipline surtout, sont pour ainsi dire la force d'une armée.

Il y a une cause qui retarde dans l'armée suisse, les progrès dans ce sens, c'est l'idée trop répandue parmi le peuple suisse, que la force militaire est inutile, et que nous n'aurons jamais à en faire preuve. On se trompe et de beaucoup. Ici, l'opinion fondée ou non des militaires, officiers ou autres, est que la Suisse serait incapable d'empêcher une invasion de son territoire, dans l'éventualité d'une guerre avec la France, et cela sans parti pris, car les Suisses sont des mieux vus.

En Suisse, cependant, nous avons une force qui ne se trouve pas aussi développée ici, c'est le patriotisme, non pas celui qui s'étale dans nos tirs fédéraux, mais celui qui s'est montré plus d'une fois sur nos champs de bataille, et qui existe toujours dans le cœur de nos vrais Suisses. C'est une arme aussi, et une arme qui manque ici. On se bat quand il le faut ; non pas pour la liberté, mais pour le roi, et d'après ses ordres ; mais verrait-on ici une force armée se former spontanément à la seule idée de la patrie en danger ? Je ne le crois pas.

Le patriotisme est la force d'un peuple, mais la discipline est la force d'une armée. C'est

pourquoi, pères de famille, entretenez dans le cœur de vos enfants cet élan de l'âme qui en fera de bons citoyens, et vous, mes jeunes concitoyens, soyez soumis aux ordres de vos chefs en temps et lieu. Quand vous aurez ces deux choses, patriotisme et discipline, alors vous serez dignes de notre glorieux nom de Suisses.

Suprême souhait. — M. X *** n'a vraiment pas eu de chance à la loterie du mariage. Il souffre martyr avec sa compagne, d'un caractère insupportable.

X *** se décide, il y a quelques semaines, à faire un petit voyage en Italie. Madame l'accompagne.

— Comment, lui dit un ami qu'il croise sur le chemin de la gare, tu emmènes ta femme avec toi ?

— Mon cher, elle me disait à tout propos : « Voir Naples et mourir ! » Je l'y conduis.

Une pincée de recettes.

Le traitement du rhume des foins. — Cette pénible affection se caractérise par une sensation de dépression intellectuelle qui accompagne des signes plus locaux, tels que le larmoiement et le prurit nasal. Il y a là un déséquilibre des centres nerveux dont la cure est aisée. Pour la réaliser, il faut trouver le point de la muqueuse nasale qui est le siège du prurit. Ce point découvert, une cautérisation au galvanocautère, immédiate et indolore, fait instantanément disparaître la crise.

Dans beaucoup de cas, il sera utile de répéter cette cautérisation dont la très grande légèreté est une indispensable condition de réussite.

Compote d'abricots grillés. — Choisir de beaux abricots bien mûrs ; les ouvrir en deux et saupoudrer de sucre candi. Faire ensuite griller sur de la braise et après les avoir dressés sur un compotier, les arroser d'un sirop bouillant framboisé.

Le sermon des grands jours. — Un vieux pasteur — il est mort maintenant — avait composé sur ce texte : « Et Satan descendit du ciel comme un éclair » un sermon qui lui plaisait tout particulièrement et dont il faisait son morceau de résistance dans les grandes occasions.

» Ses paroissiens le connaissaient bien, ce chef-d'œuvre oratoire.

» Un dimanche d'été, plusieurs citadins, en villégiature dans le village, étaient venus assister à l'office.

» A son entrée, le pasteur, voyant cet auditoire nombreux et choisi, eut un sourire de satisfaction et d'orgueil, bien naturel.

» Un de ses vieux paroissiens avait remarqué le sourire du pasteur. Alors, se penchant à l'oreille de son voisin :

» Dis-vaï, Abram, craidé bin qu'ora lo menistre va déguêlhi lo diablo !

Au kiosque de journaux. — Un monsieur prend un journal et donne une pièce de deux francs.

La marchande. — Je n'ai pas de monnaie ; vous paierez demain en passant.

Le monsieur. — Et si je meurs aujourd'hui ?
— La marchande (qui pense à ses cinq centimes) : — Ah ! ben, la perte ne serait pas grande.

Gare la suite ! — On parlait de X dont la perfidie est connue. Lorsqu'il fait l'éloge de quelqu'un, il est rare qu'il ne termine par un ereintement de première classe.

— Drôle de corps, disait de lui quelqu'un.

— Du tout, répondit un autre, il procède méthodiquement, au contraire : il embaume avant d'enterrer !